



Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Écrit et Savoir» - n°5 - 16 octobre 2012

«Le temps défunt»



Magritte

Il faut du temps pour se faire être, pour s'habituer à être. Ce temps qui se noue au dire est le temps nécessaire pour enfanter l'être, pour que quelque chose de l'être accède à la parole, au parler-être. Il faut du temps pour que l'inconscient s'articule à ce qui de l'être vient au dire. Et il en est de plus forte la raison pour le moment où le temps de conclure s'instaure. Mais qu'est-ce donc que cette ou plus exactement ces finitudes dont nous devrions parcourir le chemin? S'agit-il de ces actes de fins, qui marqueraient un relatif accomplissement de l'expérience analytique? Ou n'est-il encore ici que question d'hallucination à une nouvelle confrontation à un réel qui n'en finit pas d'échapper? Le temps des fins se conjugue à l'aulne de la quête de l'être ; cet être si insaisissable qu'il soit de l'étant ou non. S'il faut du temps pour arriver à conclure, de quelle conclusion serions-nous accablés, celle de la séance, celle de la cure ou celle de la curée.

De cette mise à mort qui n'en finit pas de s'allonger au temps des sanglots d'une jouissance toujours consumée sur l'autel d'une vérité inaccessible. Vérité d'un savoir impossible ou presque, celui du dire, celui du silence et même celui du temps. De ce temps qui n'en fait plus ombrage, ni du passé, ni du présent, mais bien d'un futur antérieur, où le discours s'attelle au manque. Ou du moins dans ce qui peut en marquer, non une fin, mais un commencement de finitude par le lourd chemin du sachant. Avec un travail analytique qui s'oriente tout naturellement vers une vérité du dire, c'est-à-dire à se postuler comme un sachant de l'être, il faut du temps des temps. Celui du désir, celui de l'interprétation et celui de l'acte. Reconnaissons-le, le temps du désir comme véritable instigateur de la démarche analytique et de ses résistances. Désir qui inscrit le temps du rapport à l'Autre, comme dans la fin de la séance, non plus marqué par l'horloge, qui ne peut être que hors réel, mais par la scansion qui introduit le dit dit de fin. L'analyste incarne alors complètement, et le plus souvent et assez durement ce grand Autre qui tranche, qui fait trace d'un manque qui ne se laisse pas aller à l'impossible fait possible du transfert ou plus exactement du désir de l'analyste. Mais le désir s'accroche aussi par la fin de l'analyse, celle d'une mise en finitude d'une vérité du mensonge. D'un mensonge, certes inarticulé de la conscience, mais tout de même, (et pourquoi ne pas écrire ici : de m'aime), présent à l'être sous la forme inaudible du manque. Ce manque qui n'en finit pas de ne pas manquer, de par la loi de castration.

C'est cette vérité de l'impossible qui porte vers le réel, et ce sans qu'il soit d'ailleurs nommé comme tel. Le temps du désir installe tout naturellement, sauf à savoir, s'il y avait bien de la nature, sauf à considérer comme de l'étant, le temps de l'interprétation. Manifeste incarné d'une parole souvent ressentie comme rare ou peu présente, mais toujours d'un futur à venir, l'interprétation ouvre le champ du dire dans l'immédiateté d'une multitude de temps. Au-delà même d'un temps linéaire, qui ne peut qu'en exclure un futur non encore consenti du réel, c'est d'un temps défunt que l'analyste s'instaure dans son discours sur d'autres discours. D'un passé qui se conjugue toujours au présent du

symptôme, au présent de l'ignorance d'un savoir, celui de la castration. Le temps défunt, en allusion à cette mort qui échappe à toute parole qui n'en fait pas moins trace d'une jouissance à tous ces défais qui sont les tentatives d'échapper aux effets du refoulement. La libre association installe l'analysant dans le sceau d'une élaboration, d'un véritable échafaudage ouvert à tous les vents du désir. L'interprétation ne dit rien du dire, mais elle en dit suffisamment pour que celui-ci soit révélé par la structure des chaînes signifiantes. C'est la structure qui instaure pour l'analysant, non l'explication de ce qu'il raconte, mais l'implication à ce qu'il se raconte. Dans un compte et un compte en tours qui n'en finit qu'à se saisir de l'indicible, la jouissance au manque. Le temps de l'interprétation n'est pas seulement dans ces mots offerts à contre sens d'une non vérité, mais elle ajuste la ligne non plus du temps, mais la ligne de fin.

De cette fin qui sera progressivement sonnée par le temps de l'acte, de cette révélation que le temps de l'inconscient et le temps de la séance ne sont pas superposables. Savoir que la fin d'une séance ne dit rien du temps passé ou présent, mais que cette fin, reconnue comme telle par l'analysant, marque l'inscription d'une parole défunte, celle de la vérité. La scansion marque et se marque d'un autre temps, celui de conclure le silence du dit. Et c'est d'une autre fin que s'annonce le destin de l'expérience analytique, d'une fin qui marque l'être, d'un être-au-monde du savoir inédit précipité par la Passe. Après la finitude de la vérité du sujet supposé savoir, du moins pour l'analysant, s'installe avec le processus du désir d'analyse, l'altérité du monolithe manque. Le temps de l'acte devient celui de l'analysant, où il se fait homme ou femme. Non pas bien entendu qu'il change de sexe (quoique situation tout à fait existante et justifiable à mon sens), mais qu'ils s'en deviennent à l'être de ce sexe. Si la génétique installe le mystère des sélections de genres, l'individu mâle ou femelle ne devra pas moins se faire à la condition de l'être. Et là encore, il faut le temps de cet acte d'instauration, de révélation. La confrontation à ce qui est de l'Autre, mènera l'homme ou la femme puisque que nous les nommons ainsi, à se nommer, non plus de l'anatomique seule, mais de l'être de l'étant (En-Plus, en fin de cet article). Qu'est-ce qui change à la seule identification de la réalité? Tout naturellement le réel, qui va faire trou dans le temps de l'expérience analytique, par la lente descente aux enfers de l'individu dans sa dimension de sujet.

Mais de toutes ces fins, semble demeurer, et ce peut-être même pour le jeune analyste, ce qui est ou fait barre dans le \$. Cette division qui semble faire "parler" le réel, pour l'instaurer d'une fin de confusion tant avec l'imaginaire que le symbolique. Car avec tout son cortège d'insaisissable, le réel pouvait à en donner d'un savoir illusoire qui se conjugait sur les marges d'une promptitude à le dénommer, en place du silence. Le temps peut-il s'éteindre et avec lui le doute sur la vérité? Le temps des fins ou défunt, à se jouer d'une homophonie, ici en fresque d'un ridicule qui ne tue point, mais qui laisse tout au contraire la voix à la vie. Fût-elle de celle qui allonge la liste hédoniste, déjà bien longue à laquelle se heurte le sujet, qui n'en porte pas encore comme un harnais de service, la

barre. De cette barre qui le qualifie, lui l'individu, sous les traits d'une quête à se tarir du discours hystérique. D'une barre, comme l'écharpe de l'élus (ou plus exactement du l'ai lu), qui en vient au sujet pour le former à un de l'étant, faisant alors vérité du mensonge. Le temps du sachant installe celui qui ne s'ignore plus du manque mais en sait bien quelque chose ; et n'en est plus dupe des «affaires» du désir.

Fin - l'espace d'un temps.

En-Plus

Heidegger commence par distinguer le verbe (être bleu, être un homme, être au sens d'exister) du nom (un être humain, un être vivant). Pour éviter toute confusion, Heidegger n'emploie le mot être que pour parler du fait d'être, et pour désigner les substances, il introduit le concept d'étant. Il faut donc dire : l'étant est. On peut parler de l'être des étants. L'être de la chaise, l'être de l'homme, etc. Cet être désigne, pour chaque entité, sa manière d'être ou d'exister. Cette distinction capitale entre l'être et l'étant s'appelle la différence ontologique (est ontologique tout ce qui a rapport à l'être ; est ontologique tout ce qui a rapport à l'étant).

Heidegger décrit la genèse de l'étant à partir de l'Être. L'Être nous donne l'étant. Il s'agit donc de penser une dimension au-delà du monde, comme un puits sans fond "derrière" toute chose ("derrière" n'ayant, bien entendu, aucune signification spatiale, car seul l'étant est dans l'espace). Heidegger n'identifie pas cet acteur mystérieux qu'est l'Être, contrairement à ce que fait la théologie. Nous sommes conduits nécessairement à penser l'Être mais il n'a ni visage, ni histoire.

Dans Kant et le problème de la métaphysique, Heidegger rappelle que la connaissance est connaissance de l'étant, connaissance non empirique puisqu'elle anticipe toute expérience possible et énonce des vérités nécessaires qui permettent la prévision. Ce qui est connaissable de l'étant est une façon d'être ce qu'il est qu'il partage avec les étants de sa famille, de sa région.

Dans une seconde période de sa pensée, Heidegger dénonce la métaphysique. Penser l'Être comme être de l'étant, c'est oublier l'Être. Il faut prendre l'Être au sérieux dans sa différence avec l'étant et donc dépasser la métaphysique :

L'Être nous donne l'étant. L'Être soustrait l'étant du néant, le sort de l'occultation. Il y a des choses (de l'étant) puisque l'Être nous les donne. Il est cet événement qui fait que toute chose qui est (tout étant) se tient dans l'Être et vaut comme étant. Il n'est donc rien puisqu'il ne se confond avec aucune chose.

L'Être est langage. C'est dans la parole qu'il se donne. Les choses en effet sont les choses telles que nous les vivons, les accueillons et les intégrons à notre monde. Nous nommons les choses et c'est la parole rapportant leur présence qui donne les choses pour ce qu'elles valent pour nous.